

Une montagne en voie d'abandon ?

À l'heure actuelle, une grande partie des zones rurales du Mexique se vide assez rapidement du fait des nouvelles lois agraires et, localement, de la sécheresse récurrente, qui se surimposent à la dynamique classique de l'exode rural. Dans le sud du pays, le mouvement est classiquement un exode rural, les paysans allant chercher travail et meilleures conditions de vie dans les villes ; cet exode se fait essentiellement en direction des plus grandes villes du Centre, Mexico bien sûr mais aussi Guadalajara et Puebla. Dans le Nord (par extension, tout ce qui se trouve sur les hauts plateaux, au nord de la ville de Aguascalientes), et jusqu'à la frontière américaine, cette migration prend des formes différentes. On ne migre pas vers le sud, mais vers le nord, c'est-à-dire, soit vers la frontière, soit aux États-Unis ; et l'exode vers la frontière est plutôt le fait des gens venant des villes, l'exode aux États-Unis plutôt le fait des gens venant des zones rurales (ARROYO et PAPAIL, 1996). La frontière (en fait les villes mexicaines situées à la frontière, principalement Tijuana, Ciudad Juárez et Nuevo Laredo, secondairement Nogales, Ojinaga, Matamoros et d'autres villes moins importantes) et les États-Unis attirent (COMBESQUE, 1999) car il est actuellement facile d'y trouver rapidement du travail. Ce mouvement migratoire concerne les États-Unis, du fait de la forte croissance économique, et le nord du Mexique par extension puisque cette zone travaille majoritairement pour le marché américain.

Cette région colonisée depuis peu au niveau agricole (l'élevage bovin extensif y est l'activité principale) souffre d'une gestion « minière » des pâturages qui a conduit à un surpâturage très aigu.

Un exode rural transfrontalier

Un exode direct



« Pieds de vache »
sur un versant de savane
d'altitude au-dessus
du village de Bolerias
(route de Tepehuanes
à Santa Maria del Oro).

Notre propos est de montrer l'originalité de cette migration d'une zone rurale du Sud vers les cités du Nord (Nord au sens géopolitique), et d'insister sur la perméabilité de la seule frontière terrestre entre ces deux ensembles géopolitiques. Il s'agit d'indiquer comment le Nord-Mexique est devenu naturellement un bassin de main-d'œuvre pour les États-Unis, le départ vers « l'autre côté » étant perçu comme un moyen de sortir du milieu villageois, plus que de s'en sortir tout court, et aussi comme un rite ou une initiation.

Un exemple représentatif de la Sierra Madre occidentale

Cette étude sur la dynamique migratoire a été réalisée dans quatre petits villages de la Sierra Madre occidentale, situés au nord de l'État de Durango (fig. 6 et 7). Ces quatre villages de 100 à 250 habitants font partie de deux communes (celles-ci ont la taille d'un département français) : la Ciénega de Escobar est une communauté rurale de la commune de Tepehuanes, alors que Escobar, Bolerias et La Posta de Jihuites sont des *ejidos* de la commune de Guanaceví.

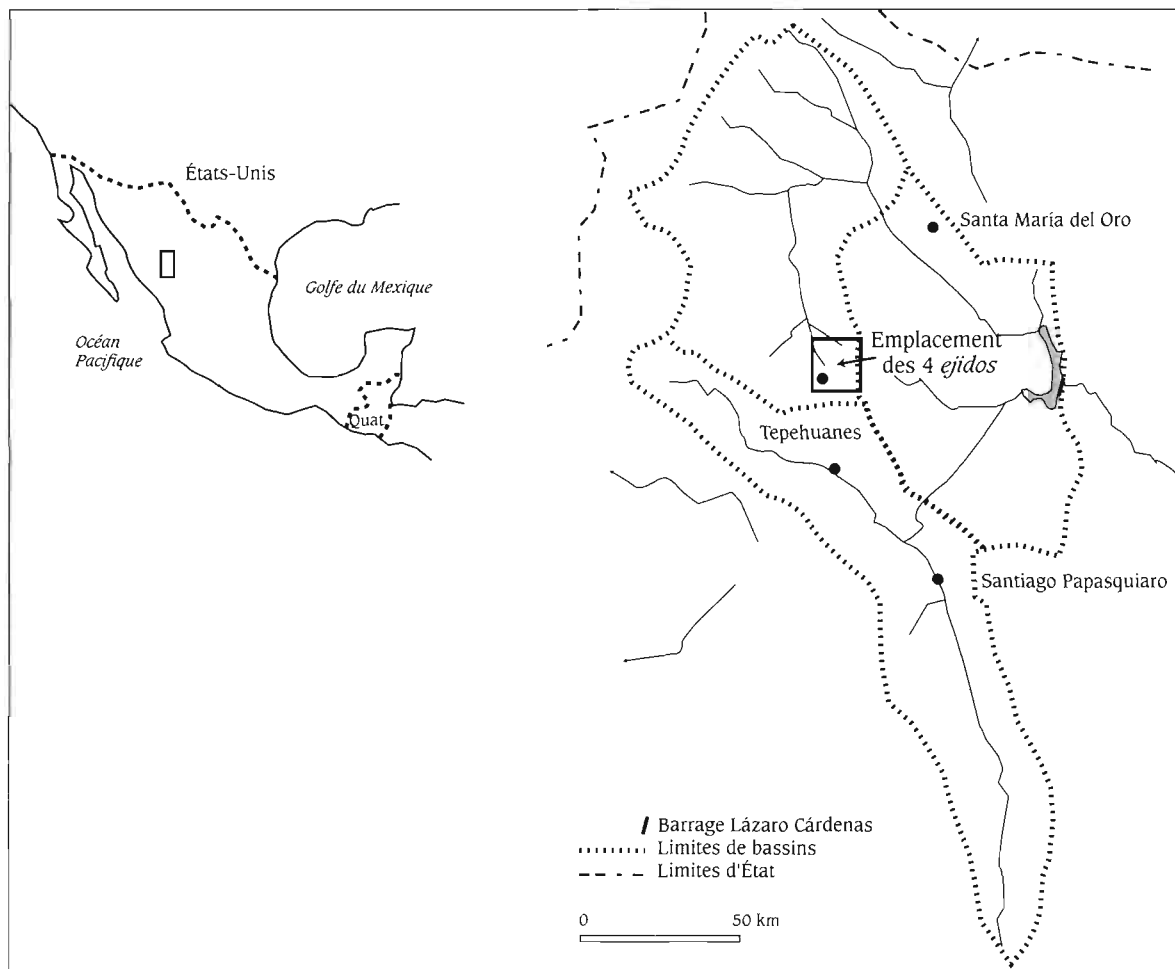


Fig. 6 – Localisation du site d'étude.

Ce site d'étude est représentatif de toutes les zones rurales de la Sierra Madre occidentale, qui connaissent un très fort exode (aucune ville, pourtant, ne dépasse 100 000 habitants dans la zone montagneuse), alors que c'est une région plutôt favorisée par les conditions naturelles (en particulier, les ressources en eau), par opposition aux plaines et plateaux arides du reste du Nord-Mexique.

La méthode de travail a consisté en une enquête systématique auprès des habitants, ce que seule autorisait la petite taille de toutes ces communautés. Comme c'est parfois le cas en zone rurale, ce travail a été rendu difficile par la méfiance des gens, bien que ceux-ci fussent habitués à voir les chercheurs hydrologues évoluer sur leur territoire. Mais il y a toujours une cer-

Une analyse fondée sur des enquêtes

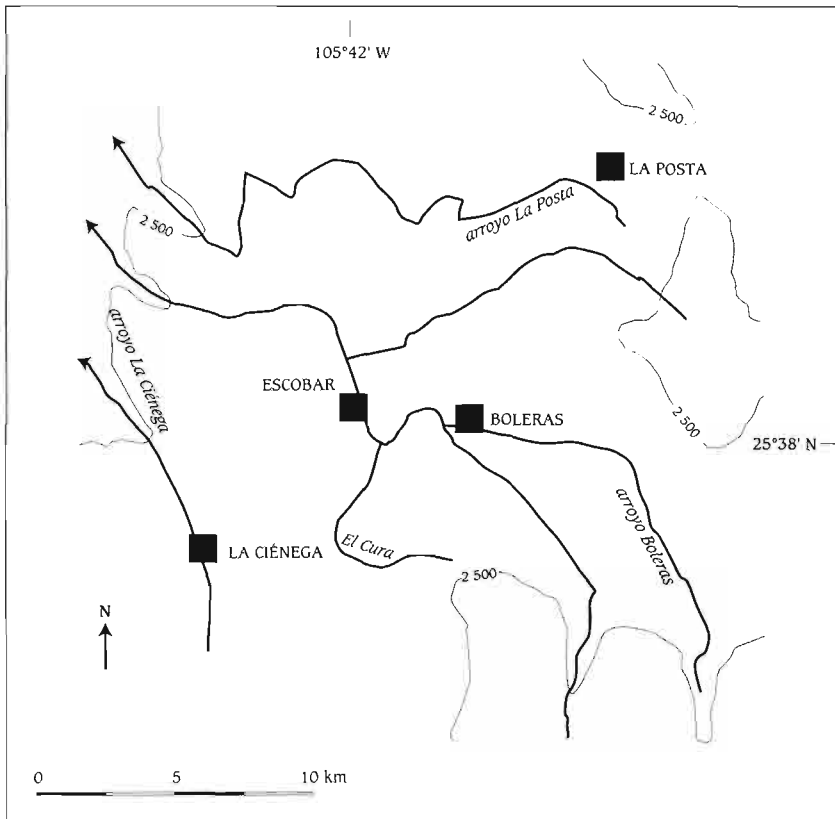


Fig. 7 – Localisation des quatre ex-ejidos.

taine réticence, liée aussi au fait que l'on se trouve ici dans une zone de non-droit, où les trafics en tous genres sont particulièrement importants (RIVELLOIS, 1992). Cependant, au fil des échanges, il s'est instauré un climat de confiance et il a été possible de faire la part des choses sur certains points qui paraissaient flous et aussi de déchiffrer des non-dits et des expressions consacrées souvent assez lointaines du castillan. Un grand nombre d'enquêtes a demandé un gros travail de ré-interprétation, bien que tous les enquêtés, sauf deux personnes, parlaient parfaitement l'espagnol (la plupart des Indiens Tarahumaras sont scolarisés depuis plus d'une génération).

Les causes et les formes de la migration

Un constat s'impose immédiatement lorsque l'on parcourt du regard les nombreuses zones abandonnées des villages et les maisons vides aux allures fantomatiques de la Sierra Madre occidentale. Les populations ont quitté leur maison pour aller chercher de meilleurs revenus ailleurs

(tabl. IV). Cet exil volontaire s'est porté bien sûr vers une destination bien précise : les États-Unis (appelés ici « *el otro lado* », l'autre côté de la frontière). Cette émigration des populations rurales de la Sierra Madre occidentale vers les États-Unis (Illinois, Californie et Nevada) essentiellement, existe déjà depuis plusieurs décennies.

L'aspiration à un meilleur avenir pousse les populations rurales à quitter leur pays d'origine pour aller travailler « de l'autre côté », phénomène accéléré par la rapide « réussite » sociale des candidats au départ. Il s'agit d'un véritable exode rural des habitants (surtout la population active) de la Sierra Madre occidentale vers les villes des États-Unis (tabl. V).

<i>Ejid</i> os	1990	1995	Estimations 1999
Escobar	220	134	120
Boleras	215	143	100
Posta	283	217	198
<i>Municipio</i> de Tepehuanes	14 942	13 588	12 937
<i>Municipio</i> de Guanaceví	11 925	11 447	10 794
<i>Municipio</i> de Santiago P.	42 150	42 993	43 517
<i>Municipio</i> de Santa María	14 815	13 516	12 245

Tab. IV – Évolution de la population de 1990 à 1995 sur les *ejidos* inclus dans la zone d'étude et les *municipios** dont elle fait partie, ainsi que ceux de Santiago et Santa María.

Sources : DUFEU, 1998. Estimations : INARD LOMBARD, 2000, INEGI 2001.

* Les *municipios* sont les communes dont dépendent les villages. Boleras, Escobar et la Posta dépendent du *municipio* de Guanaceví. Les *municipios* ont une taille comprise entre celle des arrondissements et celle des départements en France.

Chefs de famille	Travaillent sur l' <i>ejido</i>	Vivent aux États-Unis	Décédés	Autres
Nombre	51	127	32	24
Pourcentage	22 %	54 %	14 %	10 %

Tabl. V – Répartition en 1997 de 234 chefs de famille recensés sur l'*ejido* de la Ciénega de Escobar en 1967.

Source : DUFEU, 1998.

L'implantation des familles de même nationalité sur un même territoire existe de longue date, ainsi la migration entraîne la migration. L'existence d'un réseau de connaissances familiales ou amicales dans une ville américaine facilite l'arrivée des individus dans cette ville. Un réseau de solidarité se met en place petit à petit et grandit à chaque nouvel arrivant. Les personnes nouvelles sont alors accueillies et dirigées vers les aides admi-

Motivations au départ

L'appel des familles ou amis déjà émigrés

nistratives. Certains ont déjà du travail avant même de traverser la frontière. Certaines personnes téléphonent régulièrement aux membres de leur famille restés au pays pour les informer qu'un emploi les attend dès leur arrivée aux États-Unis. Une famille du village de Boleras a vu partir un de ses membres à Hollywood pour travailler dans un restaurant casher (tenu par la mère de Stephen Spielberg). Aujourd'hui, on peut compter dix des hommes de cette même famille qui sont allés travailler dans ce même restaurant à un moment ou à un autre ; la patronne, au bout de quelques années, s'occupe de régulariser leur situation, en échange de l'acceptation de travailler quelques années au noir.

*Un gagne-pain temporaire,
souvent définitif*

La migration temporaire est souvent établie sur le principe de l'aller-retour qui empêche de se fixer définitivement. Elle correspond aux personnes qui refusent de vivre de façon permanente sur le territoire américain. Celles-ci préfèrent gagner de l'argent pour ensuite l'investir dans leur village natal. Cette migration peut être dite saisonnière pour les travaux de type agricole ou intermittente pour les travaux de type industriel ou liés à la restauration. Beaucoup, jeunes et vieux, sont embauchés plusieurs mois d'affilée pour la récolte des légumes (au Texas ou en Caroline du Nord la plupart du temps) ; beaucoup de ceux qui travaillent dans la restauration et l'industrie ne restent que quelques mois, ils y retournent chaque année ou tous les deux ans, en fonction des besoins d'argent de la famille. Le départ est considéré le plus souvent comme volontaire et temporaire. Si la migration est définitive, elle fait référence à des facteurs d'ordre économique et à un choix de s'installer ailleurs dans l'espoir de trouver des conditions de vie meilleures. Le niveau de vie étant actuellement assez élevé dans la sierra (du fait de l'apport des émigrés), le choix est plus dicté par un besoin urgent de liquidités, une envie d'indépendance vis-à-vis de la famille, et la curiosité de voir les États-Unis. C'est également, il faut bien le dire, une espèce de rite : ceux qui partent pour la première fois (vers 18 ans en général et donc sans papier), quittent le village de manière à passer la frontière le 3 juillet ou le 24 décembre au soir (à la fin d'un semestre scolaire), au moment où elle est le moins surveillée en raison des festivités.

Les causes de départ

L'histoire de la migration des habitants de la Sierra Madre occidentale se découpe en deux temps.

Dans un premier temps, la migration était réservée aux chefs de familles. Ils partaient travailler pour une durée de quelques mois afin d'amasser un pécule en vue de retourner au village. Par la suite, la demande d'une main-d'œuvre féminine s'étant accrue, les femmes mexicaines sont également parties de l'autre côté de la frontière.

Dans un second temps, les émigrés de la seconde génération sont les jeunes qui partent vers dix-huit ans (ceci a été observé quel que soit le village natal) rejoindre leurs parents de l'autre côté ; n'ayant pas vécu leur enfance aux États-Unis, ils constituent en fait une seconde « première génération ». Leurs parents étant souvent clandestins, ils n'ont effectivement pas la possibilité de faire jouer le regroupement familial.

On présente ci-dessous les résultats des enquêtes menées durant l'été 1999 auprès de tous les foyers des quatre villages concernés. Les résultats des enquêtes ont été classés par thèmes ; les thèmes ont été triés à partir des réponses les mieux documentées au niveau géographique et sociologique ; celles-ci correspondaient le plus souvent aussi aux réponses les plus fiables de la part des personnes qui ont participé à cette collecte de renseignements.

– Les individus partent essentiellement (77,8 %) pour trouver un travail qui leur permette de gagner de l'argent. Les raisons évoquées comme le travail et l'argent sont données très spontanément avec une conviction déterminée.

– Une autre cause de départ est liée à la volonté d'un regroupement familial. Les personnes âgées qui n'ont plus de famille au village ont tendance à rejoindre les membres de leur famille qui vivent aux États-Unis.

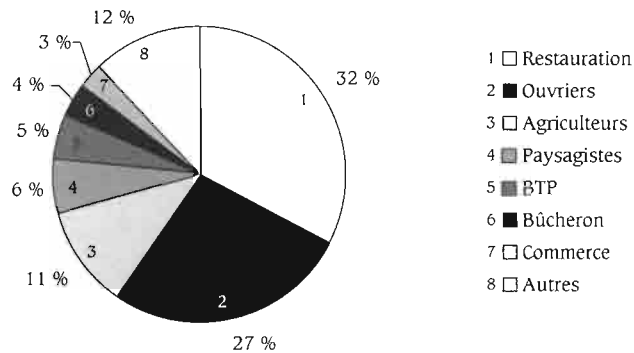
– Dernière cause : les personnes partent par nécessité de rembourser un prêt. La pratique d'emprunter de l'argent pour construire sa maison ou acheter du matériel de travail incite les individus à partir chercher de l'argent ailleurs lorsqu'ils sont trop endettés.

Durant la période de l'enquête, de nombreuses personnes ont quitté les quatre villages pour aller chercher du travail de « l'autre côté ». La migration des Mexicains de la Sierra Madre occidentale s'est considérablement accélérée durant l'été 1999, certaines maisons étant complètement abandonnées. La sécheresse de cet été 1999 a sans doute été un facteur d'accélération du processus migratoire.

La figure 8 permet de constater que les émigrés de la première génération ont essentiellement travaillé dans le domaine de la restauration et dans le secteur de l'industrie. L'économie des États-Unis demande une main-d'œuvre importante, d'où le recrutement de travailleurs mexicains. Le domaine de la restauration a toujours été un secteur propice aux travailleurs clandestins étant donné qu'il est relativement facile de cacher les personnes derrière les cuisines. Beaucoup sont en cuisine durant quatre ou cinq ans, et leur employeur leur facilite ensuite l'accès à la carte de résident ; ils peuvent alors devenir serveurs. Pour le travail de l'agriculture, il s'agit de travaux saisonniers tels que les vendanges ou le ramassage des fruits et du coton.

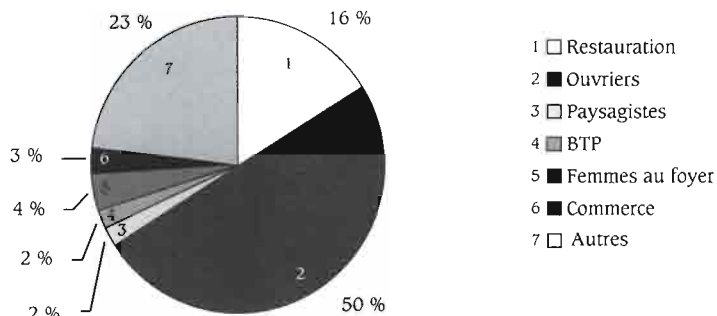
Une émigration de travail

Fig. 8 – Répartition professionnelle des émigrés mexicains de la première génération.



La seconde génération travaille (fig. 9) essentiellement dans les mêmes domaines qui sont, par contre, inversés, avec en premier l'industrie et ensuite la restauration. Cette situation reflète clairement le besoin croissant de main-d'œuvre manifesté par les États-Unis (du moins au moment de cette enquête, en 2000).

Fig. 9 – Répartition professionnelle des émigrés mexicains de la seconde génération.



La moitié des émigrés de la seconde génération travaille dans le domaine de l'industrie qui concerne en réalité le travail à la chaîne dans des fabriques d'assemblage. Ce pourcentage d'individus travaillant dans le secteur de l'industrie est sans doute plus élevé si l'on considère le pourcentage important de personnes dont nous n'avons pu déterminer la profession (car les parents ne la connaissaient pas). Pour les Mexicains, travailler dans une fabrique ou dans le domaine de la restauration représente un échelon supplémentaire dans la hiérarchie professionnelle. L'augmentation de salaire qui en découle est une incitation malgré les conditions de travail souvent très dures.

La première génération d'émigrés de l'enquête a principalement choisi l'État de l'Illinois et ensuite, l'État de Californie comme lieu d'émigration. Près des trois quarts des émigrés de la seconde génération originaires des quatre communautés mexicaines s'installent dans l'État de l'Illinois. Ainsi, cette deuxième génération reproduit le même schéma que la première. Les personnes qui choisissent l'État de l'Illinois sont de plus en plus nombreuses. Un effet de mode se produit avec le choix d'un lieu commun pour s'installer aux États-Unis.

Il semble qu'il existe une filière qui pousse la plupart des habitants de ces quatre villages de la Sierra Madre occidentale à choisir l'Illinois, et plus précisément la ville de Chicago. Le regroupement familial est une donnée très importante dans le choix du lieu d'émigration des Mexicains de la Sierra Madre occidentale. Si les individus ne partent pas tous ensemble, ils se retrouvent généralement dans un lieu précis. De plus, les familles étant très nombreuses (le nombre de cousins et de cousines dans un même village est très élevé) et les populations des villages peu importantes, il est logique que beaucoup d'entre eux se retrouvent finalement en une ville identique (ici, Chicago) et même dans les mêmes quartiers. En 1990, la population totale des émigrés mexicains représentait environ 13,2 % de la population totale de l'agglomération de Chicago.

Comme on l'a vu, si les habitants fuient leur village, le nombre de vaches a très peu diminué ; cette diminution est liée à la sécheresse (on vend ce qu'on ne peut plus nourrir) bien plus qu'à l'émigration. En effet, l'émigrant conserve le plus souvent des bêtes qu'il confie à ses familiers restés au village ; il garde ainsi des liens avec sa terre.

Par ailleurs, les mariages sont l'occasion de se retrouver et de revenir au village. Il n'est pas rare de constater que de jeunes couples mariés partent pour les États-Unis quelques jours après leur mariage. Pour la plupart des jeunes filles, quitter le Mexique toute seule ne serait ni respectable ni souhaitable. Par contre, lorsque la famille décide d'émigrer, tous les enfants, qu'ils soient filles ou garçons, suivent leurs parents. Pour ces derniers, il n'est pas question de laisser leurs enfants au Mexique.

Jusqu'au XIX^e siècle, cette région du Mexique était habitée par des Indiens Tarahumaras et Tepehuanes vivant dans des petits villages disséminés de la Sierra Madre occidentale. À la fin du XIX^e siècle, des populations étrangères venues du sud du pays et composées d'éleveurs de bétail colonisent ces terres et vont pratiquer un élevage extensif sur

Une forte attraction de Chicago

Une émigration particulière

Le maintien de liens affectifs, culturels et économiques

Un pays neuf qui se vide

d'immenses propriétés privées. Ces grands propriétaires avaient une logique particulière qui consistait à exploiter la terre sans chercher à pérenniser leur mode d'exploitation. L'ère de la Réforme agraire de 1936, lancée par le président Cárdenas, va changer cette logique. Les communautés de paysans, autrefois sous la tutelle des grands propriétaires, vont revendiquer leur droit à la terre. C'est la naissance de l'*ejido*. Le principe de cette nouvelle forme d'exploitation de la terre consiste à attribuer des terres collectives à un groupe d'agriculteurs qui s'engagent à les mettre en valeur et à respecter certaines règles établies par la communauté, afin d'éviter le démantèlement (Musset, 1990).

Cette région du Mexique dont le peuplement est récent assiste aujourd'hui à un dépeuplement précoce et en même temps au démantèlement des *ejidos*.

Quel avenir pour la Sierra ?

Les ruines de quelques maisons disséminées dans les villages attestent d'une occupation ancienne. Mais les maisons abandonnées seront d'ici peu de temps aussi nombreuses que les maisons habitées (fig. 10 et 11). Le départ de familles entières et le délaissement des terres ne laissent pas présager un retour au village. Les terres cultivables laissées en friche posent le problème d'une déprise de l'environnement. L'abandon de ces dernières, combiné à la réforme agraire, entraîne un changement radical pour leur gestion. Les *ejidos* sont en train de disparaître, dissous par la privatisation des terres, et ainsi chaque propriétaire cultivera sa parcelle indépendamment des autres. Actuellement, les personnes ont le droit de choisir entre acheter et/ou vendre les terres ou bien rester en système *ejidal*. Mais dans ce dernier cas (très peu représenté au nord du Mexique), si les villageois partent ils perdent alors leur droit de cultiver les terres « ejidales ». Par conséquent, les personnes émigrées qui voudraient revenir au village devront investir des sommes importantes dans l'achat de terres. De plus, les terres non cultivées depuis plusieurs années se sont transformées et il faudrait une somme considérable de travail pour les cultiver à nouveau. Tous ces aspects ne favorisent pas vraiment le retour des émigrés.

Le peu de gens qui resteront pourront vivre décemment car ils auront regroupé des surfaces de terres suffisantes pour affronter le marché économique nord-américain ; ils auront ainsi reconstitué les grandes propriétés contre lesquelles s'est battue la génération de leurs parents ou grands-parents, durant les années cinquante et soixante.

Les flux de capitaux en retour des États-Unis s'inscrivent dans le paysage à travers l'amélioration de l'habitat et les signes extérieurs de

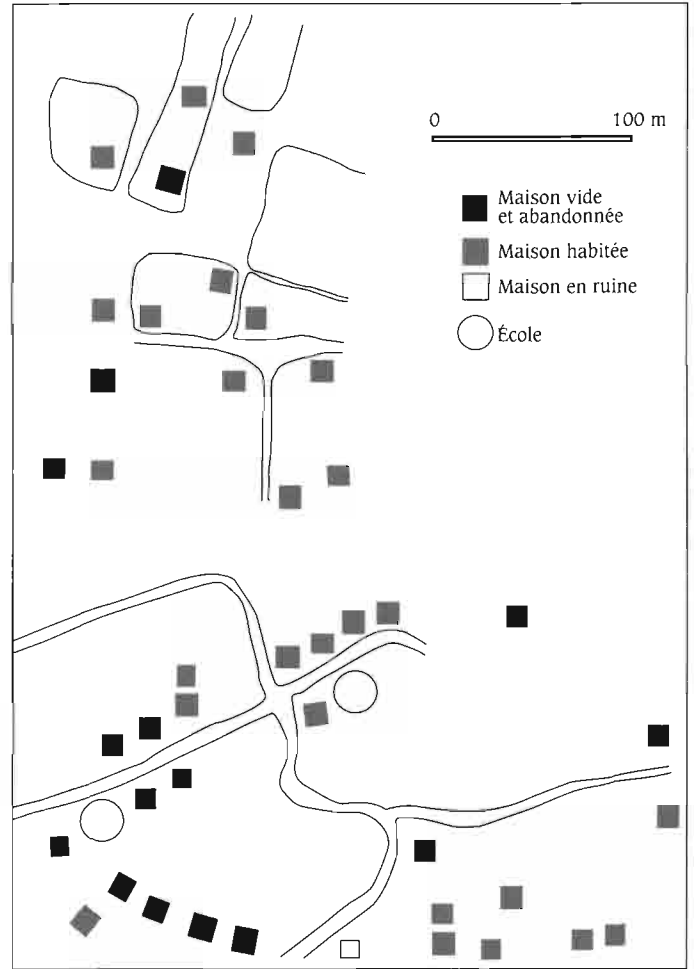
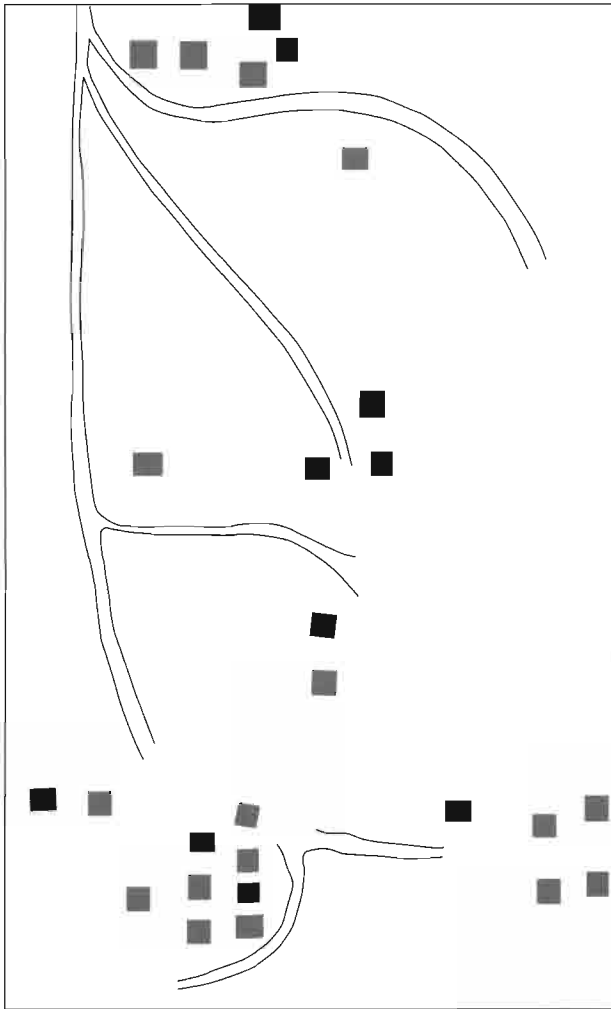


Fig. 10 – État d’occupation des maisons à Pilitas de Arriba (gauche) et à Pilitas de Abajo (droite) en septembre 1999.

richesse (antenne parabolique, véhicule, etc.) ; de fait, le niveau de vie est bien supérieur ici à celui de la moyenne des zones rurales du Mexique, surtout pour une zone de montagne à forte proportion de population « indigène ». D’après HABEL (1999), « les millions de Mexicains envoient chaque année près de 5,5 milliards de dollars au Mexique pour atténuer le dénuement des leurs, demeurés au pays ». Les émigrés de la Sierra Madre (surtout ceux de seconde génération) semblent plus à l’aise dans la société américaine que ces « chicanos dont la communauté cherche ses racines et lutte pour définir son identité, formée à partir de son origine mexicaine et du processus d’adaptation et d’assimilation de la culture américaine » qu’évoquent CASTILLO et



Fig. 11 – État d'occupation des maisons à Escobar (gauche) et à La Posta de Jihuites (droite) en septembre 1999.

BUSTAMANTE (1989). Il est possible que la relative proximité du village avec la frontière leur épargne l'impression de vivre dans la « prison d'or » dont parle DURAND (1996) au sujet de leurs conditions de vie. Mais il est vrai que beaucoup, par fierté, n'iront pas dire, dans leur village, la dureté de leur vie « *del otro lado* ».

L'avenir de ces quatre villages reste donc bien incertain en terme d'occupation. Seuls un changement socio-économique et l'offre d'emplois correctement rémunérés pourraient faire rester les candidats au départ. Mais encore faudrait-il que les salaires s'alignent sur ceux des États-Unis. Ces dernières possibilités semblant lointaines, la dépopulation reste d'actualité.

La présence d'une frontière terrestre entre un pays du Nord (le plus puissant qui plus est) et un pays du Sud est un cas unique. Mais l'Europe, malgré la présence de la Méditerranée, a connu et connaît encore un courant d'immigration important venu du Sud, principalement en provenance des pays d'Afrique du Nord pour ce qui concerne les trois grands pays d'Europe du Sud (France, Italie, Espagne). Ces deux migrations sont comparables d'une part, par l'ancienneté du phénomène migratoire et, d'autre part, par le fait que chacune fut soumise à l'influence de faits économiques et sociaux.

Toute l'Amérique est chrétienne, même si des rites pré-hispaniques survivent de manière très intense au Mexique et dans les pays andins. En revanche, la majorité des migrants africains et nord-africains en Europe sont musulmans ou animistes. En dehors de ces considérations culturelles, l'émigration vers l'Europe diffère de celle vers les États-Unis sur deux points essentiels.

La présence d'une mer rend évidemment les conditions de passage plus délicates, *a fortiori* pour un clandestin ; mais les obstacles physiques installés par les autorités de migration américaines pour s'opposer à l'entrée des clandestins atténuent grandement cette différence. Il est de plus en plus dangereux de franchir la frontière mexicano-états-unienne. Si on estime que plus d'un millier de personnes disparaissent chaque année dans le détroit de Gibraltar, officiellement plus de 400 personnes meurent chaque année en voulant passer la frontière sud des États-Unis ; les principales causes de décès sont les exactions de la police américaine et l'abandon pur et simple des candidats à l'exil dans le désert de Chihuahua (le cas de ce fermier du Nouveau-Mexique qui organisait des parties de « chasse à l'émigré » de nuit à l'aide de projecteurs est officiellement resté unique).

À la frontière nord de l'Amérique latine, la majorité des migrants sont mexicains et volontaires pour l'exil. Seuls, des réfugiés du Salvador et du Guatemala, pays soumis à des guerres civiles atroces durant les années 1980 et 1990, ont pu émigrer pour des raisons politiques ou plus simplement pour sauver leur propre vie ou celle de leurs proches.

En Europe du Sud, aux migrants « économiques » d'Afrique du Nord s'ajoutent depuis une dizaine d'années une partie des 5,4 millions de migrants de l'Afrique subsaharienne qui avaient le statut officiel de réfugiés, et dont certains parviennent à atteindre les villes côtières d'Afrique du Nord (par le Niger et l'Algérie, ou bien par le Niger et la Libye, ou encore par le littoral de l'ex-Sahara occidental ou par les Canaries) ; de

Comparaison du processus migratoire entre l'Europe et les États-Unis

Principales différences

La frontière, obstacle physique

Le statut du migrant

plus, d'autres personnes étaient déplacées dans des circonstances voisines de celles des réfugiés mais sans avoir officiellement le statut de réfugiés (Foot *et al.*, 1996).

Principales similitudes

La distance

La proximité des frontières implique des allers-retours fréquents au cours de l'année. Cela permet aux personnes seules, ou aux familles, une fois leur statut régularisé, de partir travailler durant une période et de rentrer dans le pays de départ pour une durée de quelques mois. Mais dans un cas comme dans l'autre, le temps aujourd'hui nécessaire à une régularisation de leur statut conduit une grande partie des migrants à s'installer dans la durée et parfois à s'acculturer.

La transition démographique

Les deux zones (le Maghreb, principal point de départ des migrants d'Europe du Sud, et le Mexique), étant en pleine transition démographique avec un taux d'accroissement naturel encore élevé, représentent une évolution démographique similaire. La population du Maghreb a été multipliée par 5,2 au cours du siècle dernier. En 1900, les Maghrébins étaient 12,3 millions ; en 1950, ils étaient 23 millions et en 1990, on en recensait 65 millions (GAMBLIN, 1995).

De son côté, le Mexique est, en raison de son important potentiel démographique, le premier pays de départ des pays du Sud. En 1993, la population mexicaine aux États-Unis représentait environ 10 % de la population américaine totale (STALKER, 1995). Elle en représente aujourd'hui plus de 13 %.

Par ailleurs, on peut aussi comparer, en terme de provenance, d'une part le Maghreb et le Mexique qui restent les pays gros pourvoyeurs, où l'argent des émigrés est une manne, depuis plusieurs décennies déjà ; et d'autre part, l'Afrique subsaharienne et le reste de l'Amérique latine (l'Amérique centrale avant tout), qui sont les pays plus défavorisés, jouxtant les premiers au sud. Dans un cas comme dans l'autre, la proportion des migrants venus de l'ensemble le plus méridional s'accroît, et la proportion de clandestins y est, également plus grande.

Le volume

Le volume des migrants a été similaire jusqu'à la fin des années soixante-dix. Les deux flux migratoires, du Mexique vers les États-Unis d'une part, du Maghreb vers l'Europe de l'autre, comptaient alors des millions de personnes pour les régions en question (tabl. VI, pour le Maghreb). À l'heure actuelle, les flux sont plus importants en ce qui concerne le « flux américain » qui ne cesse de s'accroître. À l'inverse, du fait d'une situation économique moins favorable en Europe, le flux migratoire depuis le Maghreb est devenu bien plus faible.

Années	Marocains	Algériens	Tunisiens	Maghrébins
1970	200 000	600 000	100 000	900 000
1974	450 000	850 000	280 000	1 580 000
1981	850 000	900 000	350 000	2 100 000

Source : SIMON, 1983.

Tabl. VI – Évolution de la population maghrébine à l'étranger.

Ces chiffres sont déjà anciens, mais n'ont pas beaucoup évolué depuis, car le flux s'est ralenti en raison de la politique européenne et des politiques restrictives de chaque pays. En outre, de plus en plus de migrants demandent la nationalité du pays d'accueil, ce qui ne facilite pas la comparaison avec les États-Unis où il est plus facile de devenir citoyen, mais plus difficile d'obtenir la nationalité. D'autre part, une difficulté apparaît du fait qu'en France, comme dans d'autres pays, les recensements ne permettent pas de connaître l'origine et/ou la religion des gens à partir du moment où ils sont français. Trois millions d'immigrés africains vivent en France (ROBIN, 1997), où on estime la population de confession musulmane à 5 millions ; on peut en déduire qu'une petite majorité des immigrés provenant d'Afrique ont déjà acquis la nationalité française. Par ailleurs, la difficulté à estimer le nombre des clandestins (plusieurs millions) persiste entre les deux côtés de l'Atlantique ; pour la France, les estimations varient de 0,5 million à un peu plus d'un million.

Les problèmes concernant la qualité de vie sont déterminants dans le choix des populations à l'émigration. Le tableau VII mentionne des données spécifiquement subsahariennes ; il est à noter que la situation s'est plutôt détériorée depuis 1985. Comme le précise AMIN (1995) : « *It is obvious that migrants are rational beings who move towards those regions where there is a chance of earning better money* » (« *il est évident que les migrants sont des êtres rationnels qui vont vers les régions où il existe une chance de mieux gagner leur vie.* »). La migration de travail, qu'elle soit régionale ou internationale, répond à des inégalités de répartition des revenus entre deux pays ou régions (TAPINOS, 1993 ; MASSEY, 1993 ; STALKER, 1995). En effet, l'émigration des Mexicains et des Maghrébins est conditionnée par la recherche d'un travail.

La crise économique et les migrations internationales

La population de notre zone d'étude ainsi qu'une partie des Maghrébins ont émigré d'un milieu rural vers une grande ville américaine ou européenne. Le milieu rural ne favorisant pas la possibilité de trouver une autre activité professionnelle que celle de la terre, il est plus facile de trouver du travail dans une grande ville.

Tabl. VII – Quelques indicateurs globaux de la pauvreté en milieu rural africain, 1985.

Indicateurs	Ensemble pays en développement	Afrique subsaharienne*
Part de la population rurale en-dessous du seuil de pauvreté (1985)	37 %	65 %
% des besoins journaliers en calories (1985)	109 %	92 %

Source : PNUD, 1992, 1994.

* En dehors de Maurice, des Seychelles, de Djibouti, du Cap-Vert et de Sao Tomé.

La durée de l'émigration

Cette migration internationale de l'Afrique du Nord (et de plus en plus, d'Afrique subsaharienne), dominée par une migration de travail, est généralement considérée comme temporaire et de plus ou moins longue durée. L'idée de départ est de partir dans un autre pays pour travailler et ensuite, de revenir au pays natal. La suite est bien souvent différente puisque les émigrés choisissent souvent de rester dans le pays d'accueil. De même, la durée de la période de migration s'allonge (RUSSEL *et al.*, 1990 ; RUSSEL, 1998). Cela ressemble aussi beaucoup à ce qui prévaut de l'autre côté de l'Atlantique.

Évolution du type de migrants

Au départ, la migration implique surtout des hommes de 15 à 34 ans qui occupent des postes faiblement rémunérés. Au Maghreb, depuis plusieurs années déjà, on observe une augmentation de la migration féminine dans un but de réunification familiale (RUSSEL *et al.*, 1990 ; RUSSEL, 1998). Une telle évolution a aussi été évoquée, plus haut, à propos de l'émigration des Mexicains et des Latino-Américains aux États-Unis.

Synthèse

On retrouve beaucoup de similitudes entre la migration des Africains (en particulier, les Maghrébins) en Europe et la migration des Mexicains aux États-Unis. Ces deux migrations sont largement conditionnées par une insatisfaction du niveau de vie et par la recherche d'un travail permettant une amélioration des conditions de vie.

L'évolution tend vers une migration durable et, de plus en plus, vers une migration définitive. Les migrants partent pour satisfaire les besoins familiaux tout en conservant des liens très forts avec leur famille et leur village natal. L'importance du regroupement familial est une donnée qui pousse les femmes (et leurs enfants) à rejoindre leurs maris dans le pays d'accueil.

De plus, la différence des salaires entre le pays de départ et le pays d'émigration est toujours très élevée. Cela permet aux migrants d'envoyer de l'argent aux familles restées au pays et par là, de faire vivre le village. En 1991, près de 5 % des Maghrébins résidaient hors du territoire national et alimentaient un flux de devises estimé à plus de dix milliards de francs (SIMON, 1983), provenant essentiellement du revenu du travail. Depuis, cette somme, augmentée des apports des migrants d'Afrique subsaharienne, a dû se rapprocher des 5,5 milliards de dollars apportés par l'émigration mexicaine aux États-Unis.

Dans les deux cas, on est passé d'une migration temporaire à une installation définitive et les migrants ont apporté de nouveaux éléments culturels, en même temps qu'ils s'approprièrent les traits culturels du pays du Nord où ils se sont installés. De plus, la migration économique, de travail, est devenue un apport indispensable à la vie économique, sociale et culturelle du Nord.

De l'autre côté de la frontière, la vie de ces émigrés mexicains est bien loin du « rêve américain ». Pour la plupart, après avoir traversé la frontière de façon clandestine, ils travaillent dans des fabriques et vivent entre Mexicains de la même famille et du même village. Leur intégration dans la vie américaine est faible à la première génération ; certains ressentent cela comme une véritable injustice. Par contre, dès la régularisation de leur situation, les émigrés s'assimilent très vite aux habitants des États-Unis, surtout au sud, qui appartenait au Mexique jusqu'en 1848.

Mais sur place, l'abandon de la Réforme agraire et le départ des trois quarts des habitants ont transformé les villages, où les conditions de vie se sont nettement améliorées, mais pour un nombre très restreint d'habitants.

Conclusion

Références

- AMIN S., 1995 – « Migrations in Temporary Africa. » In Baker J., Aina T.A. (eds) : *The Migration Experience in Africa*, Stockholm, Sweden, The Nordic Africa Institute : 25-36.
- ARROYO ALEJANDRE J., PAPAIL J., 1996 – *Migración mexicana a Estados Unidos y desarrollo regional en Jalisco*. Universidad de Guadalajara – Centro Universitario de Ciencias Económico Administrativas, 163 p.
- BOLLERY A., 1999 – *Comportement hydrodynamique de deux versants dans La Sierra Madre occidentale*. Mémoire Maîtrise, (géographie), université Joseph Fourier, Institut de géographie alpine, Grenoble, 139 p.
- CASTILLO P., BUSTAMANTE A., 1989 – *México en Los Angeles*. México Conacult, coll. Las colecciones noventa, Alianza.
- COMBESQUE M.A., 1999 – « Comme des papillons vers la lumière ». (Zones franches et rideaux de fer), cité dans *Le Monde Diplomatique* : 16-17.
- DUFEU R., 1998 – *Les paramètres du ruissellement et de l'érosion : impact du surpâturage dans la Sierra Madre occidentale*. Mémoire de fin d'étude, Istom, Cergy Pontoise, 73 p.
- DURAND J., 1996 – *Migrations mexicaines aux États-Unis*. Paris, CNRS-Éditions, 214 p.
- FOOT K., HILL K. et al., 1996 – *Changements démographiques en Afrique subsaharienne*. Paris, Travaux et Documents Ined, PUF diffusion, 371 p.
- GAMBLIN A., 1995 – *Maghreb Moyen-Orient mutations. Dossiers des images économiques du Monde*. Paris, SFDS, 348 p.
- HABEL J., 1999 – Entre le Mexique et les États-Unis, plus qu'une frontière (Zones franches et rideaux de fer). *Le Monde Diplomatique* : 16-17.
- INARD LOMBARD B., 2000 – *Les causes et conséquences de l'émigration de la population de quatre communautés rurales de la Sierra Madre occidentale (Nord-Mexique)*. Mémoire de maîtrise de géographie, université Joseph Fourier, Grenoble, 118 p.
- MASSEY D., 1993 – Theories of international migration : a review and appraisal. *Population and Development Review*, 19 (3) : 431-466.
- MUSSET A., 1990 – *Le Mexique*. Paris, Masson, collection géographie, 255 p.
- POULENARD J., DESCROIX L., JANEAU J.L., 1996 – Surpâturage et formation de terrassettes sur les versants de la Sierra Madre occidentale (nord-ouest du Mexique). *Revue de Géographie alpine*, 84, 2 : 77-86.
- RIVELLOIS J., 1992 – *Les liaisons dangereuses dans l'État clientéliste libéral. Pouvoir, corruption et drogue à partir du Chihuahua (Mexique)*. Mexico, Rapport Orstom, 11 p.
- ROBIN N., 1997 – *Atlas des migrations ouest-africaines vers l'Europe, 1985-1993*. Paris, Éditions de l'Orstom (IRD), 109 p.
- RUSSELL S.S., 1998 – *Migrations between developing countries in sub-saharan Africa and Latin America*. Proceedings of the UN experts group meeting on Population Distribution and Migrations, Santa Cruz, Bolivia, 18-22 janvier 1993. New York, Nations unies : 228-244.
- RUSSELL S.S., JACOBSEN K., STANLEY W.D., 1990 – *International Migrations and development in sub-saharan Africa*. World Bank Discussion Paper n° 160, Banque mondiale, Washington : 345-366.
- SIMON G., 1983 – *Les transferts de revenus des travailleurs maghrébins vers leur pays d'origine : essai d'évaluation*. (Communication table ronde. Transferts de revenus et projets immobiliers de travailleurs migrants dans les pays en voie de développement). CIEM, 20 p.
- STALKER P., 1995 – *Les travailleurs immigrés : une étude des migrations internationales de main-d'œuvre*. Genève, BIT, 346 p.
- TAPINOS G., 1993 – *Les populations au-delà de leurs frontières*. Paris, Ined/PUF, 314 p.
- VIRAMONTES D., 2000 – *Comportement hydrodynamique du milieu dans le haut bassin du Nazas (Sierra Madre occidentale, Mexique). Causes et conséquences de son évolution*. Thèse de géographie de l'université Joseph Fourier, Grenoble, 450 p.
- VIRAMONTES D., DESCROIX L., 2000 – Dégradation progressive du milieu et conséquences hydrologiques : étude de cas dans la Sierra Madre occidentale (Nord-Mexique). *Revue de Géographie alpine*, n° 2, t. 88 : 27-42.

latitudes 23

La Sierra Madre occidentale

Un château d'eau menacé

Éditeurs scientifiques

Luc Descroix, Juan Estrada,
José Luis Gonzalez Barrios, David Viramontes

IRD
Éditions

Sommaire

Avant-propos	11
Préambule	13
<i>Jean-François NOUVELOT</i>	
Introduction	15
<i>Luc DESCROIX</i>	
Encadré 1 : Géologie de la Sierra Madre occidentale. Constitution et origine	33
<i>Marc TARDY</i>	
MILIEU NATUREL ET PEUPEMENT DANS LA SIERRA MADRE OCCIDENTALE	
Les ressources en eau dans le centre-nord du Mexique. Perspective historique	49
<i>David VIRAMONTES</i>	
Encadré 2 : Propriété privée et publique, gestion collective. Quelle politique patrimoniale ?	59
<i>Luc DESCROIX</i>	
Une montagne en voie d'abandon ?	65
<i>Béatrice INARD-LOMBARD</i>	
Encadré 3 : Un contexte démographique et économique de transition. Démographie comparée de la Sierra Madre avec celle de deux autres régions agro-pastorales	83
<i>Luc DESCROIX</i>	
Le projet <i>Hervideros</i> . Un regard sur le passé préhispanique de la Sierra Madre occidentale du Durango, Mexique	93
<i>Marie-Areti HERS et Oscar J. POLACO</i>	
Encadré 4 : L'indianité et l'indigénisme au Mexique et dans la Sierra Madre occidentale	115
<i>Luc DESCROIX</i>	
LES SOLS ET L'EAU : PRÉCIPITATIONS ET RUISSELLEMENT DANS LA SIERRA	
Le climat et l'aléa pluviométrique au Nord-Mexique	129
<i>Jean-François NOUVELOT, Luc DESCROIX et Juan ESTRADA</i>	

La spatialisation des précipitations sur les deux versants de la Sierra Madre occidentale	145
<i>Luc DESCROIX, Jean-François NOUVELOT, Juan ESTRADA et Alfonso GUTIERREZ</i>	
Un encroûtement des sols limitant l'infiltration	155
<i>Jérôme POULENARD, José Luis GONZALEZ BARRIOS, David VIRAMONTES, Luc DESCROIX et Jean-Louis JANEAU</i>	
Des conditions favorisant une érosion et un ruissellement en nappe ..	171
<i>José Luis GONZALEZ BARRIOS, Luc DESCROIX, David VIRAMONTES, Jérôme POULENARD, Alain PLENECASSAGNE, Laura MACIAS, Christelle BOYER et Arnaud BOLLERY</i>	
PÂTURAGES ET FORÊTS SOUS PRESSION	
Trop de bétail et trop de bûcherons. Une économie minière	191
<i>David VIRAMONTES, Eva ANAYA, Coral GARCIA, Jérôme POULENARD, Henri BARRAL, Laura MACIAS et Maria Guadalupe RODRIGUEZ CAMARILLO</i>	
Encadré 5 : L'appréciation du surpâturage	201
<i>Eva ANAYA, Luc DESCROIX et Henri BARRAL</i>	
Une eau menacée par la dégradation des ressources végétales	207
<i>Luc DESCROIX, David VIRAMONTES, Eva ANAYA, Henri BARRAL, Alain PLENECASSAGNE, José Luis GONZALEZ BARRIOS, Jeffrey BACON et Laura MACIAS</i>	
Influence de la forêt sur la pluviométrie	221
<i>Luc DESCROIX, José Luis GONZALEZ BARRIOS et Raul SOLIS</i>	
UNE EAU DISPUTÉE DANS UN ESPACE ENCORE LIBRE	
L'eau, agent économique et enjeu politique	249
<i>Luc DESCROIX et Frédéric LASSERRE</i>	
L'écotourisme : une alternative à la déprise et à la surexploitation ? Des atouts pour développer une nouvelle activité	265
<i>Luc DESCROIX</i>	
Eau et espace à Valle de Bravo. La bataille pour l'eau	283
<i>Luc DESCROIX, Michel ESTEVES, David VIRAMONTES, Céline DUWIG et Jean-Marc LAPETITE</i>	
Conclusion : une région à construire, un territoire et des ressources à préserver	295
<i>Luc DESCROIX, David VIRAMONTES et José Luis GONZALEZ BARRIOS</i>	
Glossaire	303
Résumé	311
Summary	317
Resumen	323